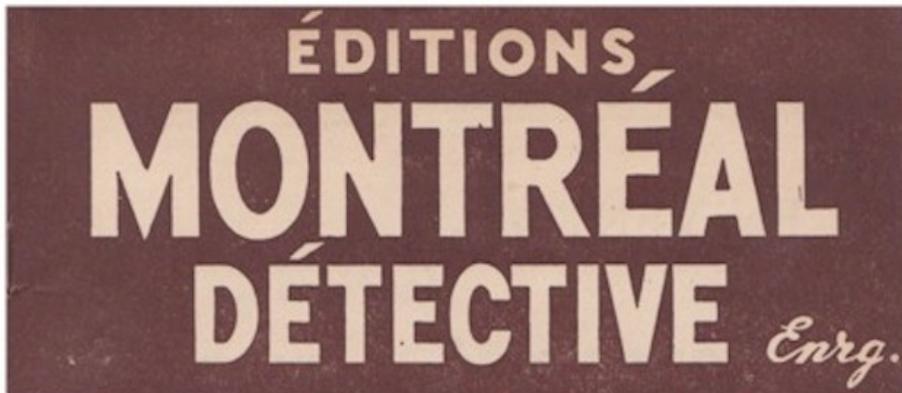


HERCULE VALJEAN

Le gaz mortel



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-061

Le gaz mortel

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 708 : version 1.0

Le gaz mortel

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

Le jeune homme posa sa cigarette sur le rebord d'un cendrier, et il déplia le journal entre ses mains. Puis il reprit sa cigarette et s'absorba dans la lecture des faits divers...

Le salon était bas, et le plafond était longé par des poutres vernies. Des meubles lourds, des fauteuils où s'enfoncer, un tapis moelleux, et un âtre où flambaient tranquillement deux bûches de hêtre, tout concourait à donner à cette pièce une apparence de calme et de tranquillité, de confort et de bien-être.

Sur une table basse, près du fauteuil où lisait l'homme, un appareil de téléphone vrilla sa sonnerie dans le demi-silence.

Le jeune homme décrocha.

– Allô ?

– Allô, Domino Noir ? C'est Benoit Augé...

Car cet homme jeune encore.

Cet homme au visage calme, aux yeux francs.

Cet homme donnant toute l'apparence d'un fils de bonne famille, habitué au luxe, était le Domino Noir.

Nul autre que l'ennemi mortel du crime, le Domino Noir.

Espèce de super-détective, crainte des criminels, le Domino Noir poursuivait sa brillante et mystérieuse carrière.

Nul dans Métropole ne savait que sous des dehors de oisif reçu dans tous les salons, se cachait le Domino...

Et rares étaient ceux qui, comme ce soir, auraient pu voir le vrai visage du Domino Noir.

L'une des caractéristiques de cet as, était de toujours se déguiser.

Ainsi, même si l'on savait que l'homme devant soi était le Domino, il était impossible, trois jours plus tard, de reconnaître en ce jeune homme élégant, l'être déguisé qui avait, quelques heures auparavant, mis la main au collet de

quelque fameux criminel, ou démasqué un meurtrier habile.

Déguisé...

Vêtu de noir quand la nuit tombait...

Agile et maître en toutes les branches de la culture physique...

Le Domino Noir était avec raison la crainte effrénée de tous ceux qui faisaient du crime leur occupation...

– Allô, Domino Noir ? Ici Benoit Augé.

Il faut expliquer que par raison même de son incognito, le Domino Noir avait besoin d'un contact directe avec le monde extérieur.

Il avait choisi pour cette besogne un jeune journaliste dont la loyauté et la discrétion étaient assurées.

Benoit Augé, reporter au Midi, communiquait avec le Domino lorsque quelqu'un avait besoin des services du détective bénévole.

Et Benoit Augé était le seul homme au monde à connaître le numéro de téléphone, l'adresse, le

vrai nom et le vrai visage du Domino Noir...

– Qu'est-ce qu'il y a, Benoit ?

– Quelqu'un aurait besoin de te voir.

– Il est avec toi ?

– Oui...

– C'est un homme, évidemment.

– Oui.

– Alors descends au bar de l'Étoile. Je vous rencontrerai là dans une demi-heure. Je serai déguisé en type un peu bedonnant, avec verres et visage rougeaud.

– Entendu.

Le Domino ferma l'appareil, et mit de côté son journal..

Il soupira et regarda sa montre.

Sept heures du soir. Justement comme il prévoyait une veillée calme et paisible...

Mais il alla s'enfermer dans son laboratoire.

Cette pièce de la maison, où même Benoit Augé n'était pas admis, contenant tous les

appareils de détection scientifique connus.

Depuis des caméras de précision et des micro-caméras, jusqu'aux appareils à réaction chimique les plus compliqués

Et sur le pan de gauche, un grand miroir, et sous ce miroir une table où étaient disposés tous les cosmétiques, tous les ingrédients nécessaires à la composition d'un nouveau visage.

Durant quinze minutes, le Domino se fabriqua une personnalité.

Quand il émergea de son laboratoire, nul homme aurait pu le reconnaître.

Un déguisement parfait.

Pas un détail qui manquait.

Et surtout l'adoption complète de toutes les manières d'une telle personnalité.

Le Domino était devenu un homme bedonnant.

Un homme rougeaud.

Un type gai d'allure, et au rire facile.

Devant la glace, il fit une pirouette agile, salua

d'un coup de chapeau, montrant un crâne nu, et dit d'un ton sarcastique :

– Monsieur Achille Poisson, je vous salue.

Puis il sortit pour se rendre au bar de l'Étoile.

Il sortit dans la rue parsemée de monde...

Et à travers la foule dense, il se perdit, devint un de tous ces gens, ne fut aucunement différent de la moyenne d'entre eux.

Dix minutes plus tard il entra au cabaret de l'Étoile...

II

L'homme avec Benoit Augé était presque un vieillard.

Vêtu d'un mauvais habit noir, rougi par l'usure, il se tenait, mal habitué à ce genre d'endroit, assis à une table, sirotant une consommation qu'il ne semblait pas goûter.

Il avait eu l'air désappointé en voyant le Domino Noir.

– Je m'attendais... commença-t-il.

Mais il se tut.

Le Domino rit de bon cœur.

– Vous vous attendiez à quelque romantique personnage, ayant quelque peu l'allure d'un conspirateur... mais, vous voyez, je ne suis pas comme ça...

Il montrait son bedon.

Et il riait d'un gros rire.

Brusquement, le Domino devint grave.

– Venons-en au fait. Pourquoi voulez-vous me voir... ?

L'homme toussota.

– Je me nomme Fabien Labelle. Je demeure chez une dame Larivée, une veuve, dont je suis, je crois, l'unique subsistance. Elle aurait trois chambres à louer, mais je crois être le seul à pouvoir demeurer dans une telle bicoque.

– C'est vieux ? demanda le Domino.

– C'est vieux et c'est sale, en effet.

– Vous demeurez seul avec elle ?

– Oui. Ma chambre est sous le comble, elle couche en bas, et elle occupe une grande cuisine à l'arrière de la maison.

Fabien Larivée but une gorgée de son verre.

– Voilà la situation. Et maintenant, il se passe depuis quelque temps des choses étranges.

– Ah ?

- Oui. Je vais remonter au début...
 - Oui, c'est mieux...
 - Je tiens une petite boutique d'antiquités sur la rue Québec...
 - Vous en êtes propriétaire ?
 - Oui, et j'en suis le commis, l'acheteur, le comptable, enfin tout.
 - Bon, bon.
 - Or, comme dans ce commerce, les achats se font au jour le jour, et au hasard des visites que nous recevons de gens désireux de vendre leurs possessions, je garde disponible une assez forte somme d'argent...
 - Combien ?
 - Environ dix mille dollars...
- Le Domino regarda Benoit Augé.
- Celui-ci dissimulait à peine un sourire.
- Dites-moi, monsieur Labelle, continua le Domino, ce commerce d'antiquaire est-il bien payant ?

Fabien Labelle rougit...

Il baissa les yeux avant de répondre...

– Assez... assez payant.

Le Domino Noir haussa les épaules...

– Continuez, monsieur Labelle... Nous en étions à cette somme d'argent que vous gardez disponible. Vous la portez sur vous ?

– Oui.

– Vous l'avez donc dans votre chambre, sur la rue, au magasin ?

– Oui.

– Et puis ?

– Voici. Ma logeuse, madame Larivée, est au courant que je garde cette somme...

– Ah ?

– J'ai pleinement confiance en elle... je lui ai dit, moi-même.

– Bon, bon...

– Or, il y a quelque temps, une semaine environ, un matin, je me suis éveillé à demi-

asphyxié. Le gaz s'échappait de mon réchaud dans ma chambre, et si je n'avais pas eu la présence d'esprit de courir à la fenêtre, je mourais.

– Vous avez un réchaud dans votre chambre ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Il n'y a pas de chauffage central dans la maison. Je dois donc garder ce réchaud pour les soirs froids d'hiver.

– Et vous avez été quasi asphyxié.

– Oui. Mais Voilà qui n'est pas le plus étrange. Que du gaz s'échappe du réchaud, c'est un accident qui arrive. Mais ce qui est le plus bizarre, c'est que je N'AI PAS ALLUMÉ CE RÉCHAUD.

– Quoi ?

– C'est comme je vous dis. Je me suis couché et le réchaud n'était pas allumé.

– Donc quelqu'un l'a allumé ?

– Oui.

– Qui ?

– Je ne sais pas. Ma logeuse éplorée a nié avoir touché à l'appareil, et comme nous vivons seuls...

– Quelque bandit aurait pu s'introduire dans la maison... quelqu'un qui serait au courant de ce dix mille dollars...

– Croyez-vous ? Mais qui ?

– Qui d'autre sait que vous avez ce montant ?

– Personne. Je ne l'ai jamais dit à personne autre que ma logeuse...

– Elle aurait pu le dire à d'autres...

– Jamais personne ne vient chez elle. Elle n'a aucun parent, aucun ami...

– Alors...

Le vieux se prit la tête entre les mains...

– Je ne sais pas, je ne sais plus... Et je n'ai pas fini. Hier encore, hier matin, dans les mêmes circonstances, je me suis éveillé étouffé par le gaz, et le réchaud était encore allumé...

– Vous ne l'avez pas allumé vous-même ?

– Je pourrais le jurer jusqu'à ma mort... Le

Domino fit un geste de la main gauche.

– Quelqu’un veut donc vous assassiner, c’est clair...

– Mais qui ? cria le vieux.

– Je ne sais pas...

Le Domino se plissa le front.

– Vous m’avez dit que deux chambres seraient à louer dans la maison ?

– Oui.

– Alors c’est simple, dès ce soir, Benoit Augé et moi allons louer une chambre. Nous allons nous présenter à madame Larivée, et louer les deux chambres. Une fois sur les lieux, nous aviserons...

Le vieillard se saisit de la main du Domino.

– Merci, monsieur, merci...

Le Domino regardait Fabien Labelle d’un air curieux.

– Dites-moi une chose cependant, comment avez-vous pensé à venir me voir ? Qui vous a dit comment vous y prendre.

– C’est l’inspecteur Belœil, de la Sûreté. Il m’a dit quelque chose d’assez bizarre. Il a dit que vous vous y connaissiez en médecine préventive... Je me demande ce qu’il a voulu dire ?

Le Domino riait en se tapant la cuisse.

Il se leva et mit familièrement la main sur l’épaule du vieillard :

– Ce que Belœil a voulu dire ?

Il riait et dut reprendre sa respiration...

– Vous le verrez, monsieur Labelle, quand je me mettrai à la tâche de découvrir votre mystérieux assaillant...

Après avoir pris l’adresse de la pension...

Après avoir enjoint à Fabien Labelle de ne pas parler d’eux à la logeuse, et surtout de ne pas faire comme s’il connaissait les nouveaux chambreurs, ils se quittèrent.

Une fois seul avec le Domino, Benoit Augé demanda...

– Crois-tu que c’est madame Larivée, la

maîtresse de pension ?

Le Domino se gratta la tête.

– Je ne sais pas, vieux. Si c'est elle la deuxième fois, je serais prêt à gager que ce n'est pas elle la première fois...

– Ah ?

– Non, une femme vivant seule avec cet homme n'aurait pas pris un moyen aussi radical que le meurtre pour obtenir son gain...

Benoit Augé riait...

– Tout dépend de son âge, Domino, tout dépend de son âge !...

III

Mais l'âge de Madame Larivée surprit grandement le Domino et Benoit Augé.

S'ils s'attendaient à voir une vieille femme, ils furent déçus.

Madame Larivée, sans être une jeune femme, avait tout au plus quarante ans.

Bien constituée, joyeuse, le rire facile, elle accueillit les deux clients avec empressement.

– Deux chambres à louer ? Certainement, veuillez me suivre...

En grimpant l'escalier, précédant les deux hommes, elle se retourna.

– Je désespérais franchement de louer ces chambres. Le quartier n'est pas assez central...

Et elle eut un demi-sourire...

– À part ça que la maison est plutôt...

– Vieille ? suggéra le Domino...

Elle eut un éclat de rire qui sonna dans la cage de l'escalier...

– Justement, vieille, pour être polis, disons qu'elle est vieille... moi je dirais que c'est une ruine...

Elle haussa les épaules...

– Évidemment, si vous pouvez vous en accommoder... Et elle battit la marche pour franchir l'escalier, et le long d'un étroit corridor sentant le moisi.

Deux portes étroites s'ouvraient côte à côte.

– Voilà !... dit-elle simplement.

Deux vieilles chambres, dans une vieille maison, meublées de vieux meubles, et sentant la vieille poussière.

Une véritable symphonie de vieillesse.

Mais le but de la location empêchait que le Domino et Augé se formalisent de la seule apparence de la maison. Pour mieux jouer leur rôle, le Domino demanda :

– Et c’est combien chacun ?

– Quatre dollars, dit la femme, cinq si vous prenez le déjeuner, sept si vous prenez le déjeuner et le souper.

– Alors disons l’arrangement à sept dollars.

– Quand voulez-vous prendre possession ? demanda la femme.

– Immédiatement, si possible.

Les deux hommes s’étaient munis de bagage avant d’aller visiter madame Larivée.

– À votre goût. C’est sept dollars... Je vais vous monter de l’eau, et vous pourrez vous coucher quand bon vous semblera...

Le Domino paya sa chambre. Augé de son côté.

Mais comme la femme allait redescendre, le Domino l’arrêta.

– Écoutez, une question. Y a-t-il d’autres pensionnaires que nous, dans la maison ?

– Oui. Un vieillard.

– Ah ?

– Un antiquaire. Mais c’est un homme bien tranquille. Il arrive le soir assez tard, vers huit heures. Il soupe et monte à sa chambre. Il se couche tôt et part le matin vers huit heures. Vous ne l’entendrez même pas.

– Et c’est tout ?

– C’est tout.

La femme eut soudain un petit rire gêné.

– Excusez-moi, mais il y a si longtemps que je n’ai pas transigé de location de chambre, est-ce que je pourrais avoir vos noms et prénoms pour mon registre ?

– Certainement, je suis Achille Poisson, et mon compagnon ici est Benoit Augé.

– Profession ?

– Journalistes...

Il haussa les épaules...

– Cela explique, d’ailleurs madame, que nous soyons forcés, vu nos maigres salaires, à prendre des chambres bon marché...

Elle eut un hochement de tête en approbation.

– Bon... je comprends. Je vais aller vous chercher de l'eau.

Quand elle fut descendue, le Domino entra dans sa chambre.

Benoît Augé le suivit.

– Et puis, ton opinion, Domino ?

Mais le Domino mit son doigt sur sa bouche.

– Shhh ! Elle va revenir d'une seconde à l'autre. Attends un peu...

Quelques instants plus tard, la femme revint, portant deux pots d'eau.

Quand elle fut partie, le Domino ne ferma pas la porte, mais la laissa entrebâillée.

Il se laissa tomber sur le bord du lit de cuivre.

De là, il pouvait surveiller le corridor et l'escalier.

– Bon, dit-il à voix basse. Je crois que nous pouvons discuter de notre affaire.

– Qu'en penses-tu ? demanda Benoît Augé.

– Ce que j'en pense ? C'est difficile à dire

comme ça... sans préparation... Elle me semble bien ouverte, bien franche...

– Crois-tu que c'est elle ?

– C'est comme je te disais tout à l'heure. Elle aurait d'autres moyens que le meurtre pour obtenir l'argent... Et il ajouta avec un sourire moqueur.

– Je le dis d'autant plus que je l'ai vue, la madame Larivée, maintenant, et elle ne manque certainement pas de charmes...

– Elle a peut-être essayé sans réussir, opina Benoit Augé.

Le Domino bailla.

– Peut-être... Sais-tu ce que je vais faire, moi ?

– Non.

– Je vais me coucher.

– Te coucher ? Mais il est à peine dix heures...

– Justement. Je voulais une nuit de repos, et la voici, Je me couche et je dors. Demain matin, nous aviserons...

– Mais si le vieux est mort ?

Le Domino tapa le rebord du matelas de sa main ouverte.

– Je ne crois pas.

– Non ?

– Non. Psychologiquement, ce n'est pas probable.

– Mais pourquoi ?

– Parce que nous sommes ici, Benoit.

– Et cela empêcherait...

– Oui.

Benoit leva les mains au ciel...

– Je ne vois pas du tout...

– C'est simple, dit le Domino. Nous sommes ici, et si l'attentat a été commis par quelqu'un de la maison, ce quelqu'un va nous observer avant d'aller plus avant.

– Tu crois ?

– J'en suis certain.

– Mais si la tentative provient de quelqu'un en dehors ?

– Ah, cela est possible. Dans un tel cas, que nous soyons ici ou non, il serait difficile de l’empêcher.

– Alors tu vas dormir ?

– Oui. Dors aussi, ça va te reposer. Demain, nous serons mieux en mesure de faire face au dilemme.

Benoit Augé bailla à son tour.

– Tu parles de repos, et me voilà qui baille... Je dois m’endormir aussi... Tant pis, je fais comme toi, je me couche.!

Et il joignit l’action à la parole, en regagnant sa chambre.

IV

Le lendemain matin, le Domino s'éveilla le premier.

Sa montre marquait huit heures.

Il sortit dans le corridor, après une toilette hâtive, et alla frapper à la porte de Benoit Augé.

– Lève-toi, vieux. Il est huit heures.

À huit heures quinze, les deux nouveaux pensionnaires descendaient vers le rez-de-chaussée, cherchant, par l'odeur du café, à se diriger vers la cuisine.

– C'est à l'arrière de la maison, d'après Fabien Labelle, dit Benoit Augé.

La cuisine était en effet à l'arrière de la maison, et au bout d'un long corridor.

Une grande cuisine.

Claire et propre, comparée au reste de la

maison.

Madame Larivée les attendait, car la table était mise pour deux personnes.

– Je vous ai entendus qui remuaient là-haut, et vous voyez, le déjeuner est prêt.

Les rôties étaient bonnes, le café fleurait bon.

Le Domino se sentait un appétit formidable.

Il se lança à l’assaut d’une montagne de rôties, et Benoit Augé fit de même.

Du coin de l’œil il observait madame Larivée.

Mais celle-ci allait et venait dans sa cuisine avec le plus grand naturel du monde, ne semblant préoccupée d’aucune manière.

Quand le Domino eut terminé, il sortit un étui à cigarette de sa poche, et en tira une légèrement, l’offrant à madame Larivée.

– Une cigarette, madame Larivée ?

– Non, merci, je ne fume pas.

– Vous ne fumez pas ?

– Non. Je n’ai jamais eu l’occasion d’en

prendre l'habitude... J'aurais pu, ici, je suis toujours seule, mais mon autre pensionnaire, monsieur Labelle, ne fume pas, alors, vous voyez, l'occasion me manque...

Le Domino allait demander...

« Mais que fait cette cigarette éteinte dans le cendrier sur la table... ? »

Mais il retint la phrase..

Il ne put retenir son regard vers le cendrier, ni l'air de surprise, cependant, et madame Larivée le saisit.

Elle se troubla, devint rouge, et balbutia...

– C'est le boulanger... Il arrête parfois, prenant le temps de fumer une cigarette...

Mais la voix sonnait à faux.

Et le Domino nota le trouble évident de la femme...

Comme il essayait de percer, en déductions rapides, le mystère de cette cigarette qui faisait paraître madame Larivée tellement coupable, il entendit un bruit dans le corridor.

Comme des petits pas traînants.

Il dut paraître soudain inquiet, car madame Larivée, trouvant enfin une occasion de masquer son trouble, éclata de rire.

– C’est Bijou, dit-elle, seulement Bijou qui s’en vient à la cuisine.

– Bijou ?

– Oui, mon chien, Bijou.

Le chien apparaissait dans la porte.

Un vieil épagueul.

Seulement la vie et l’espoir dedans.

L’âge, les rhumatismes, la vie calme, le manque d’exercice en avaient fait un chien gras, lourd, endormi.

Il se dirigea vers le poêle de son pas traînard.

Mais comme il passait devant une porte à l’opposé de la porte du corridor, et de biais avec la porte de sortie vers l’arrière de la maison, le chien s’arrêta...

Il sentit le bas de la porte.

Et tout à coup, il se mit à gronder.

Ce grondement sourd, féroce, qu'ont les animaux quand ils ont trouvé quelque chose d'anormal dans leur perception du monde extérieur.

– Qu'est-ce qu'il a ? demanda le Domino. De nouveau madame Larivée se troubla. Cette fois elle devint à l'excès et s'empressa d'aller chercher le chien par le collet pour le mener sous le poêle...

– Ce qu'il a ?... Ce qu'il a ?... Je ne sais pas... à moins que ce soient les rats ?

Elle sourit soudain, comme soulagée...

– Oui, c'est ça. Il lui arrive souvent de gronder ainsi.

– Oui ?

– Oui, il y a des rats dans la cave, vous savez...

– Ah ?

– Oui, une vieille maison, il y a toujours des rats...

– Et c'est ce qu'il entend...

– Il entend les rats ?

Le Domino devait paraître franchement sceptique, car soudain madame Larivée eut des éclairs dans les yeux.

– Vous n’êtes pas plus obligé de me croire, monsieur Poisson, que je suis obligée de vous donner des explications sur la conduite de mon chien.

Le Domino eut un geste de l’épaule et du bras.

– C’est bien entendu, madame, et je ne vois aucune raison de vous froisser... J’ai demandé ça comme on demande n’importe quoi...

Il se leva.

Puis, s’adressant à Benoit Augé resté silencieux, mais qui buvait cette scène des yeux, il dit :

– Viens, Benoit, allons travailler.

Dans la porte, il se détourna.

– Au revoir, madame Larivée, à ce soir... Et sans rancune, n’est-ce pas, je n’ai pas voulu vous importuner...

Madame Larivée était de nouveau maîtresse d'elle-même.

Elle envoya la main.

– Je vous en prie, monsieur Poisson... À ce soir !

V

Dans la rue, le Domino prit le bras de Benoit Augé.

– Viens, mon petit, nous avons du travail à faire. Il l’entraîna vers un restaurant tout proche. Là, il marcha rapidement vers une cabine téléphonique et signala un numéro.

– Je veux parler à l’inspecteur Théo Belœil.

Attente...

– Allô, Belœil, ici le Domino. Je suis à... (Il donna l’adresse du restaurant)... envoie-moi deux hommes en vitesse.

Dès que la ligne fut fermée, le Domino dit à Benoit Augé.

– Pas de temps à perdre, va dans cette direction... Il montrait une ruelle débouchant dans une rue transversale.

– Cette ruelle passe certainement à l’arrière de

la maison de madame Larivée. Tâche de repérer la maison, et si un homme en sort d'ici à ce que les policiers de Belœil soient arrivés, suis-le... n'importe où, mais suis-le... je veux savoir...

Comme Benoit Augé allait parler, le Domino lui coupa la parole...

– Marche, marche... ouste !

Et Benoit Augé se dirigea rapidement vers l'endroit désigné...

Pendant ce temps, le Domino attendit impatiemment.

Il trépignait presque de nervosité quand la voiture de la police glissa devant la porte du restaurant.

Deux hommes en descendirent, suivis de Théo Belœil lui-même.

Le gros policier était tout essoufflé.

Il chercha un moment, tentant de reconnaître qui était le Domino, parmi les gens circulant devant le restaurant.

Mais c'est le Domino lui-même qui dut

s'approcher.

– Ici, Belœil, c'est moi...,

– Bon, je te cherchais... toi et tes satanés déguisements.

Le Domino se mit à rire.

– Ils me sont fort utiles.

– Qu'est-ce qui se passe, Domino ?

– Laisse-moi diriger tes hommes, et je t'expliquerai.

Le Domino attira les deux policiers.

– Voici une adresse.

Il leur dicta l'adresse...

– L'un de vous va monter la garde devant la maison, l'autre va repérer l'arrière, et va monter la garde là aussi. Si un homme sort, suivez-le. N'importe qui du moment que ce sera un homme.

Les deux policiers acquiescèrent, et partirent.

Le Domino les retint cependant.

– Celui qui ira à l'arrière va trouver là Benoit Augé. Vous le connaissez ?

– Certainement.

– Alors dites-lui de revenir ici au plus vite.

Puis, les policiers partis, le Domino entraîna Belœil vers l'intérieur du restaurant.

Il commanda deux cafés, et s'installa devant le chef de l'escouade des homicides.

En trois minutes il raconta l'entrevue avec le vieux Fabien Labelle, les tentatives d'assassinat, l'attitude de madame Larivée et les étranges incidents du matin.

– Alors tu crois, dit Belœil, qu'il y a un homme de caché dans la maison ?

– Oui.

– Ce que je me demande, c'est pourquoi il est caché. Il aurait pu être là comme pensionnaire, tout simplement, puisque madame Larivée ne reçoit jamais de visiteurs.

– Cela m'est venu à l'idée, dit le Domino.

Il ajouta :

– Quand j'ai vu la cigarette mi-éteinte, puis les grondements du chien, je me suis dit qu'un

homme se cachait dans la maison.

– C’était assez logique.

– Seulement, pourquoi se cacher ? C’est ma question aussi.

Belœil hocha la tête.

– Les criminels ont parfois d’étranges mobiles...

– Moi, je crois que cet homme est un fugitif de la police ?

– Quoi ?

– C’est ce que je pense... Et je voulais te voir ce matin à ce sujet.

– Oui ?

– Oui. Est-ce qu’il te vient quelqu’un à l’idée ?

– Il m’en vient plusieurs...

– Il faudrait que ce soit ou un criminel que vous recherchez, ou un évadé.

Belœil se frappa le front.

– Un évadé, c’est ça, c’est absolument ça...

– Tu connais quelqu’un ?...

– Oui, et je crois que c’est notre oiseau... Bob, alias Ti-Noir Bilodeau...

– Un évadé ?

– Oui. Il s’est évadé du bagne il y a cinq semaines environ, et est disparu sans laisser la moindre trace.

– Où a-t-il été vu, en dernier ?

– Voilà qui est bien étrange, dit Belœil, mais il a été vu justement dans cette partie de la ville.

– Ah ?

– Oui.

Le Domino était songeur.

– Alors la situation serait celle-ci. Madame Larivée cache chez elle, pour des raisons que j’ignore, le forçat évadé Ti-Noir Bilodeau. Celui-ci a eu vent du dix mille dollars cachés sur la personne de Fabien Labelle. Il a tenté par deux fois de l’assassiner. C’est clair comme de l’eau de roche...

Benoit Augé entrait dans le restaurant.

- Viens ici, Benoit.
- Oui ?... Tiens, salut Belœil...
- Salut, Benoit...
- Benoit, dit le Domino, tu vas prendre un taxi, et tu vas te rendre au magasin de Fabien Labelle. Je veux simplement savoir s’il y a eu une tentative ce matin... et dis-lui qu’il se méfie, car il pourrait bien y en avoir une demain matin, ou cette nuit... nos gens sont acculés au mur, et je crois que nous en venons à une crise... Ça, c’est au cas où nous serions empêchés de le voir ce soir...
- Bien.
- Au fait, il n’est sorti personne de la maison ?
- Non.
- Pas même madame Larivée ?
- Pas même elle.
- Bon, tant mieux. Cela signifie que notre oiseau devrait être encore au nid...
- Belœil étendit ses mains sur la table...
- Nous allons entourer la maison d’un cordon,

et faire un raid...

Mais le Domino l'interrompt...

– Un raid ? Es-tu fou, Belœil ? Et supposons que ce soit vrai, cette affirmation de madame Larivée au sujet de la cigarette, et des rats dans la cave ? Supposons que ma déduction ne soit que le fruit de mon imagination ? Non, non, non, il vaut mieux attendre.

– Attendre quoi ?

– Que je m'avance un peu plus avant dans cette affaire.

– Mais pourquoi ?

– Quand je serai certain qu'un évadé de prison est caché dans cette maison, je t'avertirai.

– À ton goût, mais tu cours un risque inutile...

– Et toi tu courrais le risque d'entrée illégale dans la maison de madame Larivée, avec les conséquences que tu sais...

– C'est vrai, dans le fond...

– Alors laisse-moi faire avec Benoît Augé... nous en viendrons à bout...

- Comme tu voudras, Domino...
- Garde tes deux hommes en fonctions, mais dissimule-les autant que possible, et tiens-toi prêt à venir à mon signal...
- Quel sera-t-il, ton signal ?
- Deux coups de feu en succession très rapide...
- Quand ?
- Ah, ça, je ne sais pas. Ce soir, cette nuit...
- Je serai aux aguets...
- Nous retournerons à la maison vers quatre heures. Pour l’instant, il n’y a rien autre chose à faire que de flâner, de tuer le temps, d’ici l’heure du retour. Si nous retournons avant, madame Larivée aura des soupçons...

Il se leva, régla l’addition, et sortit avec Belœil sur le trottoir.

Benoît Augé hélait un taxi pour se rendre questionner Fabien Labelle.

– Tu me rejoindras chez moi, quand tu auras terminé, lui dit le Domino.

Puis il prit congé de Belœil et retourna chez lui, à pied, méditant en même temps sur cette affaire qui le passionnait déjà.

VI

Pour le Domino Noir, la journée se passa sans incident.

Benoît Augé revint vers onze heures.

– Fabien Labelle est d'excellente humeur, affirma-t-il.

– Pas de tentative ce matin ?

– Non.

– Tu lui as dit pour ce soir et demain matin ?

– Oui. Il n'a pas semblé trop inquiet.

– Non ?

– Non. Il a souri, et m'a remercié.

– Tu lui as dit que nous le verrions ce soir, au souper ?

– Oui.

– Bon. Alors il ne nous reste plus qu'à

attendre.

Ils attendirent.

Ils attendirent de la meilleure façon du monde.

Ils se couchèrent et ils dormirent.

Le Domino avait dit :

– Il se peut que nous passions une nuit mouvementée, alors autant profiter du peu de sommeil que nous aurions aujourd’hui.

Benoît Augé, en vacances, ne se fit pas prier.

– Très bien, allons dormir.

Vers quatre heures, ils s’éveillèrent, et se rendirent ensemble à leur pension.

– Si rien ne se passe et qu’il nous faut dormir de nouveau, dit Benoit Augé, moi je démissionne...

Mais le Domino rit.

– Il va se passer beaucoup. Tu verras...

La pension était calme, quand ils arrivèrent.

L’œil exercé du Domino repéra immédiatement le policier de garde.

Mais le profane n'aurait vu que du feu...

Ils sonnèrent à la porte d'entrée.

Madame Larivée se fit attendre. Le Domino dut même sonner deux fois avant de provoquer une réponse.

Elle ouvrit la porte.

Elle avait les mains sales et sa robe était poussiéreuse...

– Vous faites du nettoyage, madame Larivée ? lui demanda le Domino.

Elle étendit les bras chaque côté d'elle.

– Que voulez-vous, il faut que ça se fasse.

Mais il y avait une lueur d'inquiétude dans ses yeux.

Et elle ajouta, comme nerveuse, et cherchant à expliquer.

– C'est la cave, vous savez. Il y a longtemps que je promets de nettoyer ça un peu... C'est pour ça que je ne vous entendais pas sonner...

Elle s'effaça pour les laisser passer.

D'un ton badin, le Domino dit en se tournant vers Benoît Augé.

– Sais-tu, Benoît, que nous devrions aider à madame Larivée. Nous n'avons pas travaillé des bras depuis longtemps, et je suis certain que nous pourrions lui être utiles.

Mais elle protesta vivement, une note d'angoisse dans la voix.

– Mais non, mais non, laissez faire. D'ailleurs, je termine justement...

– Pour être bien franc, dit le Domino en se frottant le dessous du nez, je ne suis pas sérieux.

Madame Larivée parut soulagée.

– Pour un moment je croyais que vous aviez envie de travailler avec moi...

Et elle ajouta :

– J'aurais été beaucoup trop gênée de vous laisser faire...

Le Domino se dirigea vers l'escalier.

– Avez-vous besoin de quelque chose ? demanda la logeuse.

– Non, je vous remercie. Retournez à vos travaux. Nous avons quelques articles à discuter ensemble...

– Bon. Si vous avez besoin, ne vous gênez pas...

Les deux hommes montèrent.

Madame Larivée se dirigea vers la cuisine.

Mais à mi-chemin vers l'étage, le Domino s'arrêta.

Il revint sur ses pas et tendit une oreille attentive vers la cuisine.

Il entendit la porte de la cave se refermer.

Du moins il devina que c'était cette porte, car il ne voyait rien, de son perchoir.

Il mit le doigt sur sa bouche, et fit signe à Benoît Augé.

« Viens ! » disait le signe.

Puis il descendit les quatre marches restantes et s'engagea à pas de loup dans le corridor bien feutré par un tapis.

La cuisine était déserte, et la porte de la cave

était refermée.

Il marcha vers cette porte, suivi à deux pas par Benoit Augé.

Il marchait si silencieusement qu'on eut dit une mouche se promenant sur le bois dur.

Lentement, avec d'infinies précautions, il entrouvrit la porte.

Un murmure de voix lui parvint...

Il tendit l'oreille et habitua son tympan à ce bruit...

Une voix d'homme qui disait :

- Pourquoi as-tu pris ces deux pensionnaires...
- Ça me regarde.
- Il y a assez de risque à demeurer ici que tu n'avais pas besoin de prendre ces deux hommes-là... Les connais-tu seulement.
- Non.
- Alors pourquoi les accepter.
- Parce que je crevais de faim. Fabien Labelle pour vivre, c'est pas riche. Deux pensionnaires de

plus, et j'arrive, au moins...

Un rire gras.

Un rire qui dégoûta le Domino.

– Tu n'avais qu'à te servir.

– Comment ça.

– Il a dix mille dollars sur lui, autant toi qui en profites que d'autre...

– Jamais.

– Ne dis pas ça... Si tu avais eu la chance...

– Je l'ai eue cent fois, cette chance. Mais je ne suis pas comme toi, moi, je suis honnête...

La voix de l'homme se fit insidieuse...

– Ce n'est pas de la malhonnêteté... Voilà les dollars, et ta main s'empare de quelques-uns, ou de tout ce qui est là... et te voilà à l'aise... Moi, de mon côté, j'en aurais profité...

– C'est ce que tu veux...

– Certainement. Et c'est pour ça que je reste ici. Je cours des risques, ici, on pourrait me retracer...

– Oh !

– Mais oui. Et tu es assez stupide pour aller te vendre ou me vendre...

Mais si jamais tu faisais ça...

La voix devint menaçante.

À ce moment, Benoit Augé demanda au Domino à voix basse.

– Vois-tu quelque chose ?

Mais le Domino fit signe que non.

La voix retentit de nouveau, dans la cave.

– Va me faire du café.

– Demande-le poliment, même si je suis ta femme, j’ai le droit à un peu de politesse. Je risque la prison, à t’héberger ainsi...

L’homme rit.

– Toi, de la politesse ? Bah !

– Certainement. Et si tu ne me demandes pas ça poliment, tu n’en auras pas...

– Une vraie femme que j’ai là. Je suis condamné au bagne, et elle disparaît, elle change

de nom, elle me renie...

– Tu ne méritais pas plus !

– Mais je t’ai retrouvée, ma belle. Tu n’avais pas assez caché ton jeu. Me voici, et tu vas faire ce que je te demande... C’est mieux pour toi...

Madame Larivée ne changea pas de ton de voix.

Elle semblait lasse, excédée...

– Je suis venue, tout à l’heure, et tu n’étais pas ici. Je t’ai cherché partout dans la cave, et tu n’y étais pas. Où étais-tu ?

L’homme rit.

– Quelque part.

– Mais encore ?

– Ça n’a pas d’importance... .

– Tu risques gros en sortant...

– Mais pas du tout. D’ailleurs, ça me paie, regarde !

Le Domino entendit le bruissement de billets de banque.

– Où as-tu pris cet argent ?

– Ça ne te regarde pas !

– Combien y a-t-il ?

– Dix mille dollars.

Madame Larivée eut un cri.

– Tu as tué Fabien Labelle ?

Le rire de l’homme fusa dans la cave.

– Tu es folle ? Comment aurais-je pu le tuer quand il est parti d’ici vivant ce matin...

Un silence.

Puis des pas.

Tout à coup les pas cessèrent.

Le Domino allait refermer la porte, mais la voix de madame Larivée retentit.

– Si tu as tué Fabien Labelle, Ti-Noir ou si tu l’as volé, foi de Julie Larivée, je te livre à la police.

Mais l’homme ricana.

– Toi, me livrer à la police ? Tu n’en aurais pas le courage. Ton orgueil t’en empêcherait.

Il fit un son avec sa langue claquée contre le palais.

– Qu'est-ce que tes voisines diraient...

– Je me fiche des voisines...

– Qu'est-ce qu'elles diraient si elles apprenaient que tu es la femme d'un forçat... et d'un forçat évadé, encore. Un homme condamné à vie pour meurtre... Hein, qu'est-ce qu'elles diraient ?

Cette fois, les pas venaient vers l'escalier.

Doucement, le Domino ferma la porte.

Et en hâte, il regagna l'escalier, puis en haut, vers sa chambre, suivi par Benoit Augé.

Ils s'enfermèrent dans la chambre du Domino...

L'as-détective s'épongea le front...

– Ouf, dit-il, quelle journée ! Et il se laissa choir sur son lit.

VII

- Qu'en penses-tu ? dit-il à Benoit Augé.
- Je pense que nous devrions avertir Belœil de raider la maison...
- Et perdre le plus gros de notre plaisir ? Es-tu fou ?
- C'est ce que nous aurions de mieux à faire...
- Écoute, Benoit, j'ai une théorie, et je crois que je ne me trompe pas... je veux voir si j'ai raison.
- Quelle théorie... ?
- Tu verras !
- Tout de même, nous sommes fixés. C'est bien Ti-Noir Bilodeau qui est dans la cave.
- Oui. Et madame Larivée est sa femme.
- Nous savons aussi que Bilodeau a mis la main sur dix mille dollars aujourd'hui.

- Oui... Et je crois savoir comment.
- Comment ?
- Tu verras. C'est partie de ma théorie, ça...
- Qu'allons-nous faire ?
- Nous allons rester bien tranquilles dans notre chambre. Au souper, quand notre ami Fabien Labelle sera arrivé, nous verrons.
- Oui ?
- À un moment donné, quand je te ferai signe, tu entreprendras un long monologue sur n'importe quel sujet.
- Bon.
- Moi, sous prétexte d'aller à la toilette, je m'excuserai...
- Oui.
- Et je vérifierai le bien-fondé de ma théorie...
- C'est tout ?
- C'est tout.
- Et en attendant ?
- En attendant, faisons un peu de toilette. Il est

six heures. Je vais lire mon journal, et nous descendrons vers huit heures...

Il s'installa dans le fauteuil près du lit, son journal sur les genoux.

D'un air songeur, il dit :

– Oui, à huit heures nous rencontrerons Fabien Labelle. En voilà un que j'ai hâte de voir...

Et il se plongea dans la lecture de son journal.

Intrigué par l'apparence mystérieuse que prenaient les choses, Benoit Augé s'en fut dans sa chambre, faire une toilette lente, qui le mena jusqu'à huit heures, avec le temps passé à griller des cigarettes en se faisant la barbe.

À huit heures, il rejoignit le Domino dans sa chambre.

– On descend ?

– Oui, viens.

Le Domino, sous son déguisement de journaliste bedonnant, était calme.

Mais Benoit Augé remarqua la lueur déterminée, l'espèce d'éclair d'acier dans les

yeux de son patron.

– Ça va barder, patron ?

Le Domino sourit.

– Je crois que oui, mon petit.

– Nous touchons à la fin ?

– Je crois que oui.

Madame Larivée était assise dans la salle à manger.

Elle était au bout de la table et grignotait des olives.

– Vous nous attendiez, madame ?

– Oui. J’attendais surtout monsieur Labelle.

– Il est en retard ?

– Pas encore.

Le Domino se tenait debout près de la table.

– Voici vos places.

Madame Larivée leur indiquait chacun un siège.

Les deux hommes prirent place.

Il y avait de l'électricité dans l'air.

Même madame Larivée semblait avoir perdu son sourire.

Elle était nerveuse.

De l'angoisse dans les yeux.

Pâle.

Tout à coup, elle dit :

– Je suis inquiète, moi. Monsieur Labelle retarde.

– Il n'a pas l'habitude ? demanda le Domino.

– Non.

– À quelle heure arrive-t-il ?

– À huit heures.

– Il est justement huit heures...

À ce moment, une clé gavouilla dans la serrure de la porte d'entrée.

– C'est lui, s'écria madame Larivée, c'est lui !

Un immense soulagement se peignit sur son visage.

Un soulagement bien compréhensible, si l'on

se souvient de l'épisode de la cave.

Monsieur Labelle ici, cela signifie que les dix mille dollars de Ti-Noir Bilodeau provenaient d'une autre source que celle-là...

Monsieur Labelle entra.

On avait entendu son pas, puis il apparut dans l'embrasement de la porte.

Madame Larivée poussa un soupir.

– Enfin ! J'étais inquiète, vous savez. Je craignais qu'il ne vous soit arrivé quelque chose...

– Mais non, vous voyez, je suis sain et sauf.

Il parlait d'une voix sourde, difficilement.

– Qu'est-ce que vous avez, vous ne parlez pas comme d'habitude... ? dit madame Larivée.

Mais le vieillard eut un sourire.

– Rien d'inquiétant, madame. Je me suis fait extraire une dent aujourd'hui.

Madame Larivée s'affaira.

– Je vais vous servir. Un instant, messieurs.

Lorsqu'elle fut sortie, le Domino chercha les yeux de Fabien Labelle, et quand il les lui eut rencontrés, fit un clin d'œil.

Mais Fabien Labelle demeura impassible.

À ce moment, madame Larivée entra...

Elle déposa sur la table une large soupière et un autre plat rempli de viandes diverses.

– Comme je suis distraite, dit-elle, j'oubliais de vous présenter. Monsieur Labelle, je vous présente messieurs Poisson et Augé, mes deux nouveaux pensionnaires.

Le Domino se leva à demi, et tendit sa main par-dessus la table.

Fabien Labelle répondit au shake-hand, et le geste se répéta avec Benoit Augé.

– Ce sont des journalistes, monsieur Labelle.

– Ah ?

– Oui. Vous pourrez causer ensemble avec profit...

– Je n'en doute aucunement, dit le Domino...

Et il répéta avec un sourire...

– Aucunement...

Puis il se mit à manger.

Un moment, Fabien Labelle regarda le Domino...

Puis lui aussi se mit à manger.

Rendu au dessert, le Domino leva la tête et rencontra les yeux de Benoit Augé.

Alors celui-ci, amenant le sujet graduellement, entama une longue discussion sur la politique provinciale.

C’était tout ce qu’attendait le Domino.

Il interrompit Benoit Augé.

– Si on veut bien m’excuser, il me faut aller...

Il fit un geste vague, avec un sourire.

Madame Larivée eut un bon gros rire...

– On vous comprend, monsieur Poisson.
Allez !

Et le Domino sortit.

Dans le corridor, il referma soigneusement la porte sur lui.

Au lieu de se diriger vers l'étage, il enfila vers la cuisine.

Vers la cuisine et vers la porte de cave.

Il ouvrit celle-ci rapidement, prit par l'escalier et referma la porte derrière lui.

Il descendit quatre à quatre.

Au pied de l'escalier, il tira une lampe électrique sourde de sa poche, et fit fuser le jet ici et là.

C'était bien comme il s'attendait.

La cave était vide.

Le long du mur de gauche, un grabat.

Cela prouvait la présence récente de quelqu'un.

Mais il eut beau explorer tous les recoins avec sa lampe, rien.

Rien !

Rien de rien, pas âme qui vive.

Il souriait de satisfaction.

Sa théorie était bonne.

Sa théorie restait la seule exacte.

Et à cause de celle-ci, à cause de l'absence de Ti-Noir de la cave, le Domino était certain que l'affaire en était rendue à son terme.

Il continua à fouiller, mais cette fois cherchant autre chose.

Il trouva.

Il trouva une fois : la première chose...

Et une deuxième fois... cela était encore plus important.

Puis il remit la lampe dans sa poche, et grimpa l'escalier.

Il ouvrit la porte de la cave avec mille précautions.

Il était possible que madame Larivée soit à la cuisine.

Elle assurait le service de la table...

Elle pouvait donc être venue à la cuisine.

Mais elle n'était pas là...

Et il n'y avait pas beaucoup de danger qu'elle

y soit... Le Domino l'entendait qui pérorait, discutant politique avec Labelle et Augé...

Le Domino réprima un sourire...

D'un pas assuré, il revint vers la salle à manger...

Ouvrit la porte...

Reprit sa place au milieu du feu de la discussion...

Quelques instants plus tard, au beau milieu d'une phrase de Benoit Augé, le Domino interrompit :

– Benoit, excuse-moi, j'ai un sujet très important à discuter avec monsieur Labelle.

La discussion s'arrêta net.

En voyant l'air sur le visage du Domino, madame Larivée poussa une petite exclamation qui pouvait être de la surprise ou de la crainte...

VIII

– Monsieur Labelle, dit le Domino, pourriez-vous me dire chez quel dentiste vous vous êtes fait extraire une dent ?

Labelle regardait le Domino.

Un immense étonnement se peignait sur son visage.

Ses mains étaient tremblantes.

Puis, soudain il sembla reprendre son sang-froid.

– Chez quel dentiste ?... Je ne sais franchement pas.

– Vous ne savez pas ?

– Je regrette...

Le Domino se mit à rire...

– Et vous croyez que je vais gober ça, moi ?

– Que voulez-vous dire ?

– Vous allez chez un dentiste et vous ne savez pas son nom ?

Labelle eut un geste désespéré.

– Je vous assure que je ne le sais pas., J’avais une formidable rage de dent, alors je suis entré chez le premier dentiste venu... voilà tout.

Le Domino changea son fusil d’épaule.

– À quelle heure êtes-vous parti de la maison ce matin ?

– À huit heures...

– C’est exact, dit madame Larivée, quelques instants avant que vous ne descendiez déjeuner, monsieur Poisson...

– Et d’abord, pourquoi toutes ces questions, monsieur Poisson ?

– Vous ne comprenez pas, monsieur Labelle ?

– Pas du tout.

– Vous ne comprenez absolument rien à ce que je vous demande ?

– Non.

– Vous en êtes bien certain, monsieur Labelle ?

Le Domino était debout, il dominait la table.

– Je vous assure...

Mais la voix de Labelle manquait d'assurance...

Le Domino se tourna vers Benoit Augé.

Et en ce faisant, il tira un revolver de sa poche.

– Va à la porte, Benoit, et tire deux coups de revolver en l'air. Sers-toi de ton arme, j'ai besoin de la mienne ici...

Puis il se tourna vers Labelle ;

– Et maintenant, à nous deux.

– Pardon ?

– Tu persistes dans la mascarade, Bilodeau ?

Madame Larivée poussa un cri.

– Non !

Mais le Domino faisait oui de la tête.

– C'est ce que j'ai dit, Bilodeau. Ti-Noir Bilodeau, qui nous donne depuis ce matin, une

excellente imitation de Fabien Labelle.

Le Domino pointait son arme vers le forçat évadé.

Celui-ci, indécis, regardait le canon de l'arme.

Il murmura, entre ses dents :

– Salaud !

– Oui ?

– Cochon !

– Oui ?

– Oui, et si tu n'avais pas ce revolver...

– Voilà justement pourquoi je l'ai. Si je ne l'avais pas !...

– Si tu ne l'avais pas, hurla Bilodeau, je te tuerais...

– De tes deux mains ? Comme tu as étranglé Fabien Labelle ?

Madame Larivée, les yeux grands comme des soucoupes, se trouva soudain debout.

– Il a tué Fabien Labelle ?

– Oui.

Elle s'écroula sur sa chaise en pleurant.

– Je le savais ! Je le savais ! Quand j'ai vu les dix mille dollars dans ses goussets, j'étais sûre qu'il l'avait tué...

Bilodeau cria.

– Tais-toi, garce de chienne !

Mais madame Larivée, en larmes, implora le Domino.

– Protégez-moi, monsieur Poisson, il va me tuer... voilà un mois que je vis dans la terreur...

– Je le sais, madame, dit le Domino doucement, je le sais...

Bilodeau, tremblant, se laissa retomber sur sa chaise. Le Domino le toisait d'un air dédaigneux...

– Bandit... bandit de la pire espèce ! Criminel, voleur, meurtrier, tout ce qu'on voudra.

Puis le Domino eut un geste admiratif.

– Mais un excellent acteur. Ton interprétation de Fabien Labelle était magistrale. Si je n'avais pas déjà su que tu étais Bilodeau, j'aurais tombé

dans le panneau.

– Vous le saviez ? demanda Larivée.

– Oui.

– Mais comment ?

– Ce matin, j’ai envoyé... mais il faut que je vous explique...

En quelques phrases il raconta comment Labelle était venu lui demander secours.

Comment le vieux était grandement angoissé...

Comment il avait presque imploré la protection du Domino...

– Car je suis le Domino Noir, madame...

– Le Domino, s’exclama Bilodeau. Alors je suis perdu !

– Tu es perdu en effet. Tu étais perdu ce matin, Ti-Noir.

– Ce matin ?

– Oui. À ton échoppe d’antiquaire... ou plutôt à celle de Labelle...

– Je ne comprends pas...

– L’homme qui est allé te voir, pour te demander si un autre attentat n’avait pas eu lieu ce matin, et te dire aussi de te surveiller ce soir, tu ne l’as donc pas reconnu ce soir ?

– Non... non...

– Benoit Augé, qui était assis à ta droite, et qui est à avertir la police...

– C’était lui ?

– Oui. Et te souviens-tu de quelle manière tu lui as répondu ?

– Non... Je croyais que c’était un fou ou un farceur...

– Tu as souri, et tu as paru parfaitement calme.

– Ah ?

– Et comme il n’y avait aucune raison pour que tu sais ainsi après avoir été angoissé, j’ai senti qu’il y avait anguille sous roche. Puis, nous avons saisi Augé et moi cet après-midi, une conversation que tu as eue avec ta femme, dans la cave. Dès lors je savais que tu jouais le rôle de Labelle...

- Mais pourquoi ? cria madame Larivée.
 - Simplement parce qu’il a tué Labelle...
 - Peux-tu le prouver ? ricana Bilodeau. À ce moment, Belœil entrait, suivi de Benoit Augé et de deux détectives.
 - Si je puis le prouver ? dit le Domino, certainement.
- Il se tourna vers Belœil.
- Théo, l’homme devant toi n’est autre que votre forçat évadé, Ti-Noir Bilodeau.
 - Tiens, tiens, tiens !
 - Et pour ajouter à la liste déjà longue de ses crimes, il en a un autre à vous servir.
 - Ah ?
 - Oui, un meurtre, cette fois.
 - Un meurtre ?
 - Oui. Allez dans la cave, vous trouverez, derrière la soute à charbon, un endroit où la terre est fraîchement remuée.
 - Ce n’est pas vrai, hurla Bilodeau...

Mais le Domino continua, imperturbable.

– Si vous creusez là, vous aller trouver le cadavre de Fabien Labelle, un pensionnaire de madame Larivée.

– Bon.

– Et sur Bilodeau vous allez trouver la somme de dix mille dollars...

– Où a-t-il pris ça ?

– Dans les goussets de sa victime...

Belœil fit signe à deux hommes.

– Allez où vient de dire le Domino, à la cave, et creusez...

– Mais vous ne pouvez rien prouver, dit Ti-Noir Bilodeau...

– Nous pouvons prouver que tu étais dans cette cave, et que tu as tenté d’asphyxier Labelle par deux fois. La découverte de son cadavre, l’argent sur toi, l’habit que tu portes et qui appartenait à Labelle, tout ceci est suffisant... et nous trouverons probablement des empreintes.

Belœil s’approcha de Bilodeau.

– Viens, mon petit, tu as fini, le beau rêve, est envolé, tu retournes au pénitencier...

– En attendant ton procès pour meurtre, ajouta le Domino...

Mais madame Larivée n'avait pas dit son dernier mot.

– Moi, dit-elle, je souhaite une chose...

Elle parlait en mordant dans les mots...

– Qu'est-ce que vous souhaitez, madame Larivée ?

– Je souhaite que cette fois, on le pende. Il ne mérite que ça...

À ce moment, l'un des policiers dépêchés à la cave revint.

– Nous avons trouvé le cadavre, dit-il.

– Oui ?

– Il était à moins d'un pied sous terre.

– C'est donc complet, dit le Domino. Il alluma une cigarette.

– La preuve est complète, Bilodeau...

Il lui jeta une bouffée de fumée dans le visage...

– Idiot, dit-il. Si tu avais voulu te servir de ton intelligence, ce matin, en te rendant compte que Benoit Augé était un investigateur, tu aurais fait deux choses...

Le Domino énuméra sur ses doigts :

– Tu aurais eu un visage angoissé, et tu lui aurais assez remarqué le visage pour le reconnaître ce soir, et essayer de t'en tirer... Au lieu de ça, tu vois ?...

Et il fit un geste autour de sa gorge, comme de la corde...

– Tu comprends ce que je veux dire, Ti-Noir Bilodeau ?... Assassin !

Épilogue

Tout le temps que les preuves lui étaient énumérées, Bilodeau restait impassible.

Sa nervosité du début était devenue une espèce de torpeur.

Il semblait à demi-endormi.

Mais endormi comme le tigre dort...

Comme le chat guette...

Comme le volcan sommeille...

Soudain, il eut un geste.

Un geste d'une rapidité telle, que les assistants, trompés par son apathie ne purent même pas réagir.

Il avait un revolver à la main, et l'arme crachait du feu...

La première balle atteignit madame Larivée en plein front.

Une autre balle fit pirouetter un policier qui se prit le bras, signe évident qu'il n'avait été touché que là.

Mais ces deux coups, si rapides soient-ils, avaient suffi pour réveiller le Domino.

Son arme à lui cracha aussi le feu.

Mais avec une unité de but et de cible que Bilodeau n'avait pas. Au deuxième coup, et pendant que les balles de son revolver volaient dans tous les recoins de la pièce, il tombait comme une masse.

Il avait été foudroyé.

Une balle en plein cœur.

Le Domino remit son arme dans sa poche.

– Voilà qui va t'éviter du trouble, dit-il à Belœil.

Il se pencha sur le cadavre de madame Larivée, cherchant à percevoir le pouls.

Mais la pauvre femme était bien morte.

Et ce fut Benoit Augé qui lui prononça une sorte d'oraison funèbre :

– La pauvre, elle est bien heureuse...

– Heureuse ? dit Belœil.

– Mais oui. Elle n'avait qu'un pensionnaire pour vivre. C'était le seul homme qui serait demeuré ici longtemps. Et ce parce qu'il était avare... Cet homme mort, comment aurait-elle mangé ?

Il eut un hochement de tête...

– Non, voyez-vous, le Destin joue parfois un jeu logique... Et ce n'est pas toujours au détriment des humains... même la mort peut être une solution.

Le Domino approuvait de la tête.

Puis il se pencha de nouveau, mais cette fois au-dessus du bandit mort.

Quand il se releva, il s'épongea le front.

– Il est mort, bien mort...

Et Belœil appela ses hommes.

– Débarrassez la place de ce cadavre.

L'un des policiers montra la forme inanimée de Madame Larivée.

– Je dirais bien à la morgue, pour l’enquête, mais je ne crois pas qu’elle mérite ce sort... Laissez faire, je verrai à elle. Elle a peut-être des parents... sinon, je me charge de voir à ses funérailles.

Le Domino tapota l’épaule de Belœil...

– Il y a des fois, mon vieux, où tu es presque un être humain.

Pour une fois Théo Belœil ne répondit pas.

Il était distrait...

Même il semblait triste.

Cet ouvrage est le 708^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.